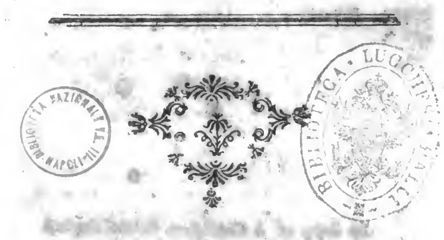
LA JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE ET EN VERS

Par Mr. DE CHAMFORT.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



ACTEURS.

BETTI.

BELTON.

MOWBRAI.

MYLFORD,

UN NOTAIRE.

JOHN, *Laquais*.

La Scéne est à Charlestwn Colonie Angloise de l'Amérique Septentrionale.

LA JEUNE INDIENNE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charlestown enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience:
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le Port,
J'apprens votre retour ; j'accours avec transport.
Je m'attens au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le Ciel me renvoie ;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.

De ces lieux à Boston le trajet est facile :
D'un pere avant trois jours vous comblerez les vœux....

BELTON.

Ah! J'ai fait son malheur! Comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un pere.
Je regrette mes jours perdus dans la misére.
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-tems, cher Mylford, une fougueuse yvresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon pere & le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une isle sauvage :
Un Vieillard & sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas! Sans eux, sans leur secours
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours!
Leur chasse me nourrit, leur force, leur adresse,
Pourvût à mes besoins & soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi tous avilis!
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce Vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon Pere, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune:
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous sçavez tout. Aprés mille perils divers,
Nous fûmes à la fin, rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.

Mais

Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuye!
Il faudra retourner vers un pere indigné
Contre un fils criminel & plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste!
Irai-je de sa vie empoisonner le reste?
Prodigue de ses biens & même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours?

MYLFORD.

L'amour & l'Amitié vont d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour?

MYLFORD.

Oubliez vous qu'Arabelle autrefois
Fût promise à vos vœux? Eh! vous l'aimiez, je crois.

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle.
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermissoit une amitié sincere
Qui joignoit ses destins aux destins de mon pere
Mais croyez vous encor qu'il voulût aujourd'hui
Après cinq ans passés.....

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse;
Vos malheurs vont hater l'effet de sa promesse;
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour;
Je lirai dans son cœur: il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractere

Excellent, sans façon, d'une vertu sévere;
La Secte dont il est, tranche les complimens;
Les Quakres, comme on sçait, ne sont pas fort galans.

BELTON.

Eh! depuis si long-tems vous croyez qu'Arabelle....

MYLFORD.

Répondez-moi de vous, je répons presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plutôt, un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher: je l'aime: mais son âge
M'impose du respect & m'interdit l'usage
De ces épanchemens à l'amitié si doux;
Mon cœur en a besoin & les garde pour vous.

SCÉNE II.

BELTON.

JE revois ce séjour! Je vis parmi les hommes?
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?
Cet Hymen d'Arabelle autrefois projetté,
Devient, dans ma disgrace, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins & ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une Amante au bout de l'Univers?
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage?

Etois-

Etois-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.
O Ciel! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre & sublime avec simplicité.
Heureux & satisfait du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre!
Le mépris n'y suit point la triste Pauvreté.
Le mépris! ce Tyran de la société,
Cet horrible fléau, ce poids insuportable
Dont l'homme accable l'homme & charge son semblable;
Oui, Betti, je le sens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a supporté pour moi:
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...
Ma foiblesse à Betti semblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état & nos communs malheurs.

SCÉNE III.

MOWBRAI, BELTON.

BELTON, *lui fait une profonde révérence.*

MOWBRAI.

LAisse-là tes saluts, mon cher. Couvre ta tête
Pour être un peu plus franc sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déjà dit & le dis de nouveau.

Aimes moi, tu le dois: mais laisse ton chapeau;
Mon ami; tes erreurs & ta folle jeunesse,
De ton malheureux pere ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin: je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, Monsieur.....

MOWBRAI.

Heum, Monsieur! c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous?...

MOWBRAI.

Penses-tu; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en & parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux: eh bien, soit. Je vais vous....tutoyer.
Mon pere est indulgent; mais ma trop-longue absence
A peut être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses tu? peut-il encor me pardonner?

MOWBRAI.

Tu ne sçais ce que c'est que l'ame paternelle
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aîle,
On n'examine plus s'il est coupable ou non;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour: mais je pense

Qu'a-

Qu'après cinq ans entiers d'erreurs & d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux
Puisqu'il s'adresse à moi veut être vertueux;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misére...
(Ici Belton frémit.)
Ta misére!......Oui; voyez un peu la belle affaire!
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misére.....O Ciel! quelle pitié
De ton Pere envers moi l'amitié peu commune,
Dernierement encore a sauvé ma fortune,
Je perdis deux vaisseaux presqu'au Port sous mes yeux:
On me crût sans ressource. Un créancier fougeux,
Afin de rassurer sa timide avarice
Veut que je fixe un terme & que j'aille en Justice,
Par un serment coupable autant que solemnel,
Déshonorer pour lui le nom de l'éternel.
A l'Etre Tout-puissant faire une telle injure!
J'allois m'éxécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON, *prend le billet & lit.*

» Monsieur,

MOWBRAI.

Ah! sans doute.

BELTON *continue.*

» Je viens d'apprendre le malheur
» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
» A quelqu'arrangement. Je vous demande en grace
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez s'il vous plait l'auteur de ce service.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,

» Je

» Je les reclamerai. Conservez ce billet:
» Il est votre quittance & je suis satisfait.

MOWBRAI *reprenant le billet.*

Ton pere de ce trait, me parut seul capable,
C'est en effet à lui que j'en suis redevable....
Ne te voilà-t'il pas interdit, confondu!
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre,
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre?
Mais n'attends point de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations;
Je suis tout uni, moi: sois donc de la famille:
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille!....

BELTON.

Votre... Ta fille!

MOWBRAI.

Eh! oui. Tu sembles t'étonner?
A ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

BELTON.

Dès long-tems en faveur d'une amitié fidéle
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds & cet espoir flatteur,
Précieux à mon Pere, étoit cher à mon cœur,
Mais je me rends justice & j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'ayent dû, peut-être, éteindre.
Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
Je sens que cet hymen entre nous concerté,
Seroit le seul moyen de me rendre à mon pere,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Vas; mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois.

Je

Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups:
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu....Bon! glisse donc le pied, la révérence;

(*à part.*)

Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas: il est toujours poli!

(*haut.*)

La franchise, mon cher: voilà la politesse.
Les bois t'en auroient dû donner de cette espece.

(*Il veut sortir & revient sur ses pas.*)

A propos; j'oubliois... Quelle est donc cet enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable Créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins & les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.
Elle étoit avec moi lorsque ton Capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, & nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance;
Mais je te laisse. Adieu, la voici qui s'avance.

(*Il sort.*)

BELTON, *seul.*

Hélas! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits.

SCÉ-

SCÉNE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

AH! je te trouve enfin? L'on m'assiége sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empresse!
On me fait à la fois cinq ou six questions;
J'écoute; de mon mieux, à toutes je réponds:
On rit avec excès! Que faut-il que j'en croie,
Belton? Le rire ici marque toujours la joie?...

BELTON.

Tu leur a fait plaisir....

BETTI.

Oh! bien, si c'est ainsi,
Tant mieux: mais toi; d'où vient ne ris-tu pas aussi?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison, dis-moi? Ne puis je la connoître?
Tu parois inquiet....

BELTON.

Je le suis.... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami!

BEL-

BELTON.

Le dirai-je ? Pour toi.

Je crains que dans ces lieux ton ſort ne ſoit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il ſuffit : que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne ſuffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque choſe de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux ?

BELTON.

La richeſſe.

BETTI.

A parler tu m'inſtruiſis ſans ceſſe :
Mais tu ne m'a pas dit ce qu'étoit la richeſſe.

BELTON.

Eh! peut-on ſe paſſer .....

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triſte ſéjour.

BELTON.

On s'aime : mais ſouvent l'amour laiſſe connoître
Des beſoins plus preſſants...

BETTI.

Eh ! quels peuvent ils être?

BELTON.

L'amour ſans d'autres biens ...

BETTI.

L'amour ſans la gaieté
Ne peut gueres ſuffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainſi que dans le notre,

Ne

Ne peut-on à la fois conserver l'un & l'autre ?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un & l'autre don,
Etre riche.

BETTI.

Eh ! dis moi : suis-je riche ? Belton?

BELTON.

Toi ? non ; tu n'as point d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal stérilé
Que j'ai vû !...

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous s'il t'est si nécessaire :
Ils ne voudront jamais faire souffrir leur Frere.

BELTON.

Ecoute-moi : Betti, tu n'es plus dans tes bois,
Les hommes en ces lieux sont soumis à des loix.
Le besoin les rapproche & les unit ensemble.
Ces mortels opposés que l'intérêt rassemble
Voudroient ne voir admis dans la société,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité,

BETTI.

Mais ... Cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(*haut.*)
Betti ... La pauvreté ... m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté !... Mais ... c'eſt manquer de tout, je croi?

BELTON.

Oui,

BETTI.

J'en ſauvai toujours & toi-même & mon pere.
Quoi ! nous pourrions ici manquer du néceſſaire ?

BELTON.

Non : mais il ne faut pas y borner tous nos ſoins.
Nous ſommes aſſiégés de differens béſoins,
Ils naiſſent chaque jour : chaque inſtant les ramene,
Et lorſque par hazard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné ...

BETTI.

Je ne te comprens pas ....
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas! connois quelle eſt la nôtre!

BETTI.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux ?
On doit en ce pays être bien malheureux !

BELTON.

C'eſt peu de contenter les beſoins de la vie ;
Une prétention parmi nous établie.
Fait ici, par malheur une néceſſité
Des choſes d'agrément & de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'uſage;
Et d'éternels beſoins un funeſte aſſemblage.....

BETTI.

Oh! cette pauvreté.... C'eſt votre faute auſſi.

Pour-

Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?
Chez nous, grace à nos ſoins, la terre inépuiſable
Etoit de tout nos biens la ſource intariſſable.
Belton, comment ont fait, & comme font encor
Tous ceux qui parmi vous poſſedent le plus d'or ?

BELTON.

L'un le tient du hazard, & tel autre d'un pere,
Du crime trop ſouvent il devient le ſalaire :
Mais la vertu par fois a produit...

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payéz la Vertu!

BELTON.

Contre le beſoin d'or l'infaillible remède...

BETTI.

Eh ! bien ?....

BELTON.

C'eſt de ſervir quiconque la poſſède ;
De lui vendre ſon cœur, de ramper ſous ſes Loix.

BETTI.

Oh ! Ciel ! j'aime bien mieux retourner dans nos bois,
Quoi ! quiconque a de l'or, oblige un autre a faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laiſſez-vous aux malhonnêtes gens ?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans?
Mais

Mais vous n'y penſez point & cela n'eſt pas ſage :
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux uſage ?
Vous devez trembler tous, ſi l'or peut tout oſer :
De vous & de vos jours, ils peuvent diſpoſer.
La flêche qui dans l'air cherchoit ta nourriture
Etoit entre mes mains, moins terrible & moins ſûre.

BELTON.

Chacun ſuivant ſon cœur s'en ſert différemment.
Des Vertus ou du Vice il devient l'inſtrument.
Avec avidité celui-ci le reſſerre.
L'enfouit en ſecret & le rend à la terre....

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller ;
Ce pays où les gens veulent qu'on ſoit utile
A leur ſociété. Si la terre eſt fertile
Ils en auront de trop : nous le demanderons.
Et comme elle eſt a tous ſoudain nous l'obtiendrons ;

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne ſuffiſent qu'à peine aux Habitans des Villes....

BETTI.

Tant pis ; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux :
On épargne à ton Sexe un travail odieux.

BETTI.

C'eſt que vos femmes ſont languiſſantes, débiles ;
J'en ai déjà vu deux tout à fait immobiles,
Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes ;
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi ! donc ?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah ! c'est trop prolonger un supplice si rude.
Vois la cause & l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti ; j'ai déjà regretté ton pays,
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas ! nous devons nous attendre !
Des besoins rénaissans l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mandier les dédains ;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux jusqu'à notre tendresse.
Nous haïrons l'amour ; nous craindrons la vieillesse
En d'autres malheureux reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour,

BETTI.

Ciel !

SCÉ-

SCÉNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD *à Belton.*

JE quitte Arabelle, & je vais vous instruire....

BETTI *à Mylford.*

Aime-tu Belton;

MYLFORD.

Oüi.

BETTI.

Bon! il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or...

BELTON *à Mylford.*

O Ciel! oseriez-vous penser!..

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle;
Je sçais l'heureux devoir d'une amitié fidéle;
Tout mon bien est à vous.

BELTON *bas à Betti.*

A quoi me réduis-tu?

BETTI *à Belton.*

Mais il t'offre son or que ne le reçois tu?
(*à Mylford.*)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON *à My'ford.*

(*à Betti.*) Souffrez que je l'instruise.
Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien je dois le réfuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.
Cet offre où quelquefois un ami se resigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entens point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi ! tu veux que les dons puissent être une tache;
Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache ?
Que la main d'un ami ?... Non, tu t'es abusé ;
J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton. vous entendez la voix de la Nature.
Elle me venge, ami ; vous m'aviez fait injure :
(*à Betti.*)
Je voudrois lui parler, Betti, retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc ? Ne peux-tu lui parler devant moi?
Est-il quelque secret que l'on doive me taire ?
(*à Belton qu'elle regarde tendrement.*)
Quand je t'en confiois, éloignois-je mon pere ?
Tu le veux !....

BEL-

BELTON *lui fait un signe de tête.*

BETTI.

Allons donc!

Betti en sortant soupire & regarde plusieurs fois Belton.

SCÉNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENfin tout est conclu:
Je suis sûr d'Arabelle, & son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables,
„ Ces nœuds, a-t'elle dit, me semblent désirables.
„ Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis.
„ Mes yeux on vu Belton, & ce cœur s'est soumis.
„ Je déplorois sa mort, le Ciel nous le renvoye
„ Mon pere a commandé, j'obéis avec joie.
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit sçavoir...

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur:
Dans un Climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle.

Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'eſt doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier déſir eſt de vous voir heureux.
De l'Hymen d'Arabelle obſervez l'avantage;
Obſervez que déjà vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr, votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la ſociété.
Pour vous par cet hymen la fortune eſt fixée?
Et de tous vos malheurs la trace eſt effacée.

BELTON.

Je le ſens: vos raiſons pénétrent mon eſprit:
Sans peine il les admet; mon cœur les détruit:
Qui moi? Trahir Betti! La rendre malheureuſe!
Je n'en puis ſoutenir l'image douloureuſe.
Hélas! ſi vous ſçaviez tout ce que je lui dois!
Mais qui peut le ſçavoir? C'eſt elle; je la vois,
Le remords à ſes yeux m'agite & me dévore.

SCÉ-

SCÉNE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

As-tu quelque ſecret à me cacher encore?
Helas! oui!.. Loin de moi tu détournes les yeux;
Ah! je veux t'arracher ce ſecret odieux.
Mais qui vient nous troubler?..

MYLFORD *à Belton.*

C'eſt mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu: décidez-vous; vous n'avez qu'un inſtant;
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre pere,
Et prenez un parti que je crois néceſſaire.

BETTI, *à Belton en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas ſortir encor pour celui-là?
Moi, j'aime ce vieillard; je reſte.

SCÉNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voilà !
Je te cherchois. J'apporte une heureuſe nouvelle :
J'ai pour toi la promeſſe & l'aveu d'Arabelle.
Le contrat eſt tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur ...
Autant qu'il eſt en vous . . . . peut faire mon bonheur.

BETTI, *à Mowbrai avec ingénuité.*

Bien obligé ....

MOWBRAI.

Betti, tu ſerviras ma fille ;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh ! pour moi je ne veux ſervir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer ! Je me ſens attendri :
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit aſſurer auſſi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet hymen aſſorti.
A ma fille.

BETTI.

Belton, que parle-t'il ici

De

De sa fille, & qu'importe ?

MOWBRAI *à Belton.*

Eh ! daigne lui répondre.

BELTON *à part.*

Dieux ! quel affreux moment ! que je me sens con-
fondre !

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement ;
Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh ! quand elle sçauroit qu'un prochain hymenée
De ma fille à ton sort joindra la destinée ;
Elle prend part assez ....

BETTI.

Bon vieillard que dis-tu ?

MOWBRAI *à Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu ?
à Betti.
Dès aujourd'hui ma fille ....

BELTON *à part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI *à Belton.*

Sa femme ! votre fille !... Est-il bien vrai, cruel !
Aurois-tu bien formé ce projet criminel ?
Quoi ! tu pourrois trahir l'Amante la plus tendre !
O malheur ! O forfait ! que je ne puis comprendre !..
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux Loix ;
J'ose les implorer : tu m'y forces, perfide.
Respectable Vieillard, sois mon juge & mon guide,
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(*à part.* ((*à Betti.*)

Qu'allois-je faire? O Ciel!... Je ſerai ton appui.
Mais mon enfant; ces Loix que ton amour réclame,
En vain ....

BETTI.

Quoi! pas vos Loix il peut trahir ma flâme!
Il pourroit oublier .... Dieu? quels affreux Climats!
Dans quels pays, ô Ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un Amant cheri font un Amant parjure,
Exécrable ſéjour, aſyle du malheur,
Où l'on a des beſoins autres que ceux du cœur;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage..
De la fidélité quel eſt ici le gage?
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins, ſûrs garans de l'honneur...

BETTI *vivement.*

Oh! j'en ai ....

MOWBRAI.

Quels ſont-ils?

BETTI.

Moi, le Ciel, & ſon cœur.

MOWBRAI.

Si par une promeſſe auguſte & ſolemnelle ....

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidéle.

MOWBRAI.

A-t'il par un écrit?...

BET-

BETTI.

O Ciel! Qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit! L'oses-tu?
Un écrit! Oui, j'en ai.... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un Climat que tu nommas Sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'il sont méconnus,
Dans le fond des forêts, Barbare, viens les lire?
Par-tout à chaque pas l'amour sçut les écrire,
Au sommet des Rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage & sur le sein des mers.
Il me doit tout, C'est peu d'avoir sauvé ta vie
Qu'un Tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.
Mes travaux, mes pèrils t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon Pere & lui partageant mon amour...
Mon Pere.... Ah! je l'entends en son heure derniere;
Au moment où nos mains lui fermoient la paupiere,
Nous dire: Mes enfans, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre: Oui, je te le promets.

Se tournant vers le Quakre.

Tu t'attendris...

BELTON *à part.*

O Ciel! quel homme impitoyable.
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable!

BETTI, *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts?
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Sçavois-je s'il étoit des malheureux au monde?

Ah

Ah! combien je le ſens quand tu ne m'aime plus
Eh bien! puiſqu'à jamais nos liens ſont rompus.....
Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma miſére
Mes pleurs puiſſent couler ſur le tombeau d'un Pere.
Toi, Cruel, vis ici parmi des malheureux;
Il te reſſemblent tous, s'ils te ſoufrent chez eux.

BELTON, *ſe tournant tendrement.*

Betti...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteſte,
Ce nom qui me rappelle un ſouvenir funeſte,
Ce nom qui fait hélas! mon malheur aujourd'hui:
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois ſa tendreſſe
Daignoit joindre le ſien, les prononçoit ſans ceſſe;
Se faiſoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche ils rallumoient ſes feux:
Son affreux changement pour jamais les ſépare.

MOWBRAI *à part.*

Mon cœur eſt oppreſſé!.... (*à Belton.*)
Quoi tu pourrois Barbare...

BELTON.

Je le ſuis en effet pour avoir réſiſté
A cet amour ſi tendre & trop peu mérité.
Ah! crois-en les ſermens de mon ame attendrie!
(*à Betti.*)
L'indigence & les maux où j'expoſois ta vie.
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahiſſant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la miſére & l'outrage
M'accabler, m'écraſer, je benis mon partage.
Je brave ces beſoins qui pouvoient m'allarmer;

Je n'en connois plus qu'un : c'eſt celui de t'aimer
Je te perdois ! O Ciel ! Que j'allois être à plaindre !

Il ſe jette à ſes pieds.

Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre,
Cruel ! tu le ſçais trop : ce cœur qui t'eſt connu,
Peut-il...

BELTON.

C'eſt Betti, quel cœur j'aurois perdu !

(ils s'embraſſent.)

MOWBRAI.

O ſpectacle touchant ! Tendreſſe aimable & pure !
L'amour porte en mon ſein le cri de la Nature.
Livrez-vous ſans réſerve à des tranſports ſi doux ;
Je le ſens & mon cœur les partage avec vous.

(à Belton.) *(à Betti.)*

Tu fus vil un inſtant... Et toi, que tu m'es chere

(Il va vers la couliſſe.)

John, John.

SCÉNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

ECoute.

JOHN

JOHN.

Quoi!

MOWBRAI.

Fais venir le Notaire;

(*John sort.*)

Belton, rends grace au Ciel de t'avoir reſervé
Ce cœur ſi généreux, par toi même éprouvé;
Et que ton ame un jour puiſſe égaler la ſienne.

BETTI.

Egale, cher Belton, ta tendreſſe à la mienne.
Exiſtant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce ſéjour.

(*à Mowbrai.*)

Ceſſe de l'accabler par un cruel reproche:
Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient: c'eſt le Notaire.

SCÉNE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche:

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MO-

MOWBRAI.

Assieds-toi...C'est pour ces deux Epoux.

BETTI, *à Belton.*

Quel est cet homme-là?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle;
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!...

MOWBRAI.

Vîte, dépêche...

LE NOTAIRE.

Allons; soit..J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit, mais avant la signature
Il faudroit mettre au moins la dot de la Future.

MOWBRAI.

Allons, mets: ses vertus.

LE NOTAIRE, *laisse tomber sa plume.*

Bon! tu railles je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons tu te mocques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MO-

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets ſes vertus, te dis-je ?

LE NOTAIRE.

Tout de bon ! par ma foi, ceci tient du prodige !
N'ajoute-t'on plus rien ?

MOWBRAI.

Eſt-il rien au-deſſus ?...
Ajoute, ſi tu veux ; cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus ſi tu veux ! L'acceſſoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens ! Ah ! courons dans ſes bras...

BETTI.

Ah ! Sur-tout bon Vieillard ne nous mépriſe pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle ?...

BETTI.

Ah ! je ſçais que chez vous on mépriſe
Quiconque en recevant des dons...

MOWBRAI.

Autre ſottiſe
Où prend-elle cela ? Seroit-ce toi, Belton ?
Qui peut la prévenir de cette illuſion ?
De rougir des bienfaits ton ame a la foibleſſe ?
Puiſqu'avec le malheur tu confonds la baſſeſſe,
Je dois te raſſurer. Je ne te donne rien.
La ſomme eſt à ton Pere & je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

BEL-

BELTON, *signe.*

LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous...

BETTI.

Qui? moi! je ne sçais pas écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur & la main, Belton tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur en aimant, ne le céde qu'à moi.

BETTI.

Eh! bien! c'est donc fini? Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;
Vous m'assurez l'objet qui m'avoit sçu charmer.

BETTI.

Quoi! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(*au Notaire.*)
Donnez-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.
Cet écrit doit toujours rester chez le Notaire,
D'ailleurs que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois!
S'il cessoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là, Madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame:

MO-

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus Saints je viens de vous unir;
Ton Pere l'auroit fait, j'ai dû le prevenir.
Il approuvera tout.

(*en montrant Betti.*)

Et voilà notre excuſe;
Inſtruiſons mon ami que ſa douleur abuſe.
Lui-même en t'embraſſant voudra tout oublier:
Conſoler ſes vieux jours, c'eſt te juſtifier.

FIN.